

Anne Cuneo

LE TRAJET  
D'UNE RIVIÈRE



Denoël

Extrait de la publication



# LE TRAJET D'UNE RIVIÈRE

## Du même auteur

Récits, Romans : *Gravé au diamant* (Lausanne, L'Aire, 1967); *Mortelle Maladie* (id., 1969); *La Vermine* (Lausanne, CEDIPS, 1970); *Poussière du réveil* (Lausanne, Bertil Galland, 1972); *Le Piano du pauvre* (id., 1975); *La Machine fantaisie* (id., 1976); *Passage des Panoramas* (id., 1978); *Une Cuillerée de bleu* (id., et Paris, Eric Losfeld, 1979); *Portrait de l'auteur en femme ordinaire* (id., 2 tomes, 1980/1982); *Hôtel Vénus* (Lausanne, Favre, 1984); *Station Victoria* (Yvonand, Bernard Campiche, 1989); *Prague aux doigts de feu* (id., 1990); *Le Trajet d'une Rivière* (id., 1993).

Essais : *Art, rupture et résistance* (Moutier, Ed. de la Prévôté, 1978); *Le Monde des forains : frères humains qui avec nous vivez* (Lausanne, 3 Continents, 1985); *Benno Besson et Hamlet* (Lausanne, Favre, 1987).

Théâtre, Radio, Télévision : *Les Bourreaux ordinaires*, 1971; *Jours du chat*, 1972; *Le Piano du pauvre*, 1975; *Cessez de m'appeler Grand-Père*, 1976; *Une fenêtre sur le 9 novembre*, 1979; *Le Grand Jeu de la vie courante*, 1980; *Le Joueur de flûte d'Argen*, 1980; *L'Aigle de la montagne noire*, 1981; *Au Sud des nuages*, 1981; *Lorelay*, 1985; *Scènes de la vie d'un pavé*, 1986; *Ophélie des bas quartiers*, 1986; *La Plainte d'Elvira*, 1987; *Madame Paradis*, 1988; *Les Enfants de Saxo*, 1990.

Films : *Cinéjournal au féminin*, 1981; *Wenn die City kommt*, 1982; *Les Sept Vies*, 1983; *Signes de terre, signes de chair*, 1983; *Basta*, 1986; *Durchdringende Welten* (Le peintre Cenek Prazak), 1992.

**Anne Cuneo**

**LE TRAJET  
D'UNE RIVIÈRE**

**La vie et les aventures  
parfois secrètes de Francis Tregian,  
gentilhomme et musicien**

**Denoël**

Ouvrage publié sous la direction  
de Françoise ROTH

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie*

Édition originale suisse  
© by Bernard Campiche, 1994  
CH-1462 Yvonand

et pour les autres pays de langue française  
© by Éditions Denoël, 1995  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24328.1  
B 24328.1

*Ce que notre raison nous conseille de plus vraisemblable, c'est généralement à chacun d'obéir aux lois de son pays... Et par là que veut-elle dire, sinon que notre devoir n'a d'autre règle que fortuite?... Que nous dira donc en cette nécessité que la philosophie? Que nous suivons les lois de notre pays? c'est-à-dire cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un Prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs et la réformeront d'autant de visages qu'il y aura en eux de changements de passion? Je ne peux pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-ce, que je voyais hier en crédit et demain plus, et que le trajet d'une rivière fait crime?*

Michel de Montaigne

*Essais*

Livre II, chapitre XII

*(Apologie de Raymond Sebond)*

### *Remarques liminaires*

Pour un Anglais, *Cornwall* (que les Français traduisent par «Les Cornouailles») ne peut être que singulier. «Le Petit Pays», comme le nomment affectueusement ses habitants, est une entité qui ne saurait être exprimée au pluriel. J'adopte par conséquent «La Cornouaille», consciente que c'est «faux», mais combien plus juste.

En celte, «Cornouaille» se dit *Kern*, et «Habitant de Cornouaille» *Kernov*. J'ai emprunté aux Bretons leur adjectif *kernévote*, qu'on trouve entre autres dans le *Larousse* en six volumes, édition 1929.

Un «récusant» était quelqu'un qui refusait de faire acte de présence à l'Église anglicane (il se récusait). Par extension, le terme a longtemps été appliqué aux catholiques anglais, les plus nombreux des récusants.

La transcription *Monteverdi* constitue une erreur récente (et relativement inexplicable). Le grand musicien s'appelait *Claudio Monte Verde* ou *Monteverde*. Il a toujours signé *Monteverde*. Francis Tregian l'orthographe invariablement *Monteverde*. Je rétablis.

Le tennis existait en Angleterre dès 1580, et s'appelait *tennis*.

Toutes les épigraphes sont des paroles chantées sur des musiques copiées par Francis Tregian dans l'un ou l'autre de ses manuscrits.

Toutes les traductions de l'anglais, du néerlandais et de l'italien sont de l'auteur.



*Livre Premier*

# Le Chemin de Walsingham

*As ye came from the Holy Land  
of Walsingham  
Met you not with my true love  
by the way as you came?  
How should I know your true love  
that have met many a one.  
As I came from the Holy Land,  
that have come, that have gone.*

« Walsingham »  
Ballade populaire

*En revenant de la Sainte Terre  
de Walsingham,  
Chemin revenant as-tu rencontré  
mon bien-aimé?  
Comment reconnaître ton aimé  
il y en avait tant,  
Sur le chemin de la Sainte Terre,  
qui s'en venaient, qui s'en allaient.*



# I

*Cantai un tempo, e  
Se fu dolce il canto,  
Questo mi tacerò  
Ch'altri il sentiva.*

Pietro Bembo/Monteverde  
«Secondo Libro dei Madrigali»

*Il fut un temps où je chantais  
Et ce chant-là fut doux, mais  
Celui-ci, je le tairai  
Car d'autres l'entendraient.*

Étrangement, j'ai pensé à l'Angleterre ce matin même.

Le jour point tôt en cette saison, et il fait très beau. J'ai été réveillé par une agitation inaccoutumée au poulailler. Un renard peut-être? Je suis descendu aussi vite que mes jambes me le permettent. J'ai traversé la cour. Ni la servante ni Madeleine Dallinges n'étaient encore levées, et dans l'âtre la braise n'était qu'un point rougeoyant.

Pas de renard.

J'allais retourner me coucher lorsque j'ai remarqué le ciel. D'un bleu transparent qu'on ne voit que rarement dans ces contrées, ponctué de nuages laiteux épars comme ceux qui se forment à la fin de la nuit, dans mon pays, le long de la côte. Par beau temps, ils disparaissent en cours de journée, absorbés par la chaleur ou charriés par les vents.

La terre sentait la rosée, un rossignol chantait, et derrière la crête du Jura, la rougeur du matin annonçait que cette journée aussi serait radieuse.

Pendant un instant, j'ai été transporté dans la campagne telle qu'elle était à l'époque où j'étais enfant, autour du manoir de Wolvedon. Pour un peu, j'aurais senti les embruns et entendu le clapotis des vagues.

Le pas de Jaquotte, la servante, m'a ramené à l'instant présent. Elle est entrée dans la cuisine, s'est affairée autour du feu. Madame Dallings est descendue à son tour. Je lui ai offert d'aller puiser l'eau, comme d'habitude, et comme d'habitude elle a refusé.

Je n'ai plus repensé à Wolvedon, ensuite, il ne m'est resté qu'un vague à l'âme, plaisant et flou. Je n'ai pas – surtout pas – pris cela pour un pressentiment.

Après les matines, je me suis mis à mes travaux, et ils m'ont absorbé, comme toujours, jusqu'à l'angélus de midi.

Depuis bientôt un quart de siècle que je vis ici, je vais, à cette heure-là, me promener, une croûte de pain et parfois un livre dans la poche, jusqu'à la Croisée des chemins. Je m'installe sous le grand tilleul, sur un banc que j'ai moi-même construit. Je peux y passer des heures, et, surtout à cette saison, je ne m'en prive pas. Lorsque l'on me demande ce que je vais faire à la Croisée, je dis parfois que j'y vais pour prier. Et en effet, il y a une croix sur le chemin, à quelque distance du tilleul. Mais en réalité, je me contente de laisser vagabonder mes pensées, et s'il m'arrive de m'adresser à Dieu, c'est pour ainsi dire d'homme à homme, en termes amicaux. Lorsqu'ils vont vers le lac, les gens préfèrent prendre le chemin des Paysans, qui descend plus vite, et qui est plus large. Mais pour rentrer, la pente est plus douce de ce côté-ci, c'est connu. Il faut faire le détour par Morges, mais surtout si on est chargé, cela vaut la peine. De temps à autre je vois passer des cavaliers, des voitures, des gens à pied. Ils viennent des villages des alentours, de Lausanne ou de Genève; ils rentrent à Echallens, vont à Yverdon ou à Payerne – à Berne même. Plus rarement, ils voyagent en sens inverse. Ce sont des visages parfois inconnus, mais le plus souvent familiers.

J'ai entendu venir les marcheurs de ce matin de loin. Ils arrivaient d'Yverdon, ils étaient deux, en grande discussion, et avançaient d'un bon pas. Je n'ai pas, d'abord, distingué leurs paroles. Mais ce qu'ils disaient m'a soudain frappé comme une flèche en plein cœur : ils parlaient anglais.

Mon premier réflexe – après tant d'années! – a été la panique. M'avaient-ils vu? Où me cacher? J'ai réussi à me raisonner :

tout le monde m'a oublié, depuis le temps. Si cela se trouvait, les deux hommes qui approchaient d'un pas alerte et dont je percevais déjà le visage rond et l'œil pétillant étaient nés après mon... ma... ma... disons ma disparition.

Et d'ailleurs, qui reconnaîtrait le Francis d'autrefois sous ma barbe et mes vêtements frustes?

Avant qu'ils n'arrivent à ma hauteur, j'avais repris mes esprits. Pour me protéger, il n'y avait qu'une solution : il ne fallait pas qu'ils s'aperçoivent que j'entends l'anglais.

A Echallens tout le monde est persuadé que, le jour lointain où Benoît Dallinges m'a ramené dans sa charrette, je rentrais au pays après avoir perdu toute ma famille dans une épidémie de peste. Ici, il était le seul à savoir d'où je viens réellement, et pourquoi. Je dois dire que ce matin, ce n'était pas facile, de ne pas entendre l'anglais.

Les deux voyageurs s'appelaient l'un John et l'autre Thomas. Thomas (que de souvenirs liés à ce nom) est un marin qui vient de Cornouaille, je le reconnais à l'accent et à l'allure. Si je disais trois mots en anglais, il repérerait probablement en moi un compatriote. Son compagnon et lui vont à Gênes. Je n'ai pas bien compris pour quelle raison ils font la route à pied – ils ne parlent qu'un français primitif, glané sans doute en chemin. J'ai tenté de leur poser des questions sans me trahir, et ils ont essayé d'y répondre avec leur vocabulaire limité. Au bout d'un instant ils sont retournés à leur dispute sans se soucier de moi.

Et là, j'ai compris que – ma plume a peine à formuler la chose tant elle est incroyable – l'Angleterre a aboli la monarchie, et que Charles – le ROI Charles! – a été arrêté.

John et Thomas sont l'un anglican, l'autre puritain. Cela ne les empêche pas d'être amis. Ils ont accepté d'aller à Gênes pour le compte d'un armateur anglais. Ils ont passé par la route du sel, Vallorbe, vont à Lausanne, puis ils se dirigeront vers le Piémont. Leurs points de vue sur les causes de la guerre civile divergent, mais sur les événements ils sont unanimes : le roi ne règne plus, l'Angleterre est une sorte de république appelée Commonwealth, le pouvoir est à la Chambre des communes, les Lords ne font que suivre et on parle même de les abolir. L'Église

anglicane est persécutée par les puritains, ou l'inverse, il m'a été impossible de comprendre vraiment ce qui se disait, de mettre une étiquette sur tous les noms. A la tête de l'État il y a un certain Oliver Cromwell – un descendant de l'autre, de celui qui était un grand ami de mon aïeul John, sans doute. J'ai cru comprendre que Cromwell aurait révoqué les lois contre les récusants (c'est ainsi qu'on appelle ceux d'entre nous qui sont restés catholiques). Mais j'ai peut-être mal compris, j'ai peut-être pris mes désirs pour des réalités.

J'aimerais bien revoir ces compatriotes, les faire parler. Je leur ai demandé – oh, pas directement – s'ils resteraient quelque temps dans notre coin de terre. Ils ne pensaient pas.

J'ai dû faire un effort surhumain pour ne pas les presser de questions. Comment fonctionne ce Commonwealth? Que se passe-t-il dans l'armée? Dans la flotte? Dans l'Église?

Lorsque je suis rentré, après leur départ, Madeleine Dallinges m'a demandé si j'étais malade.

« Juste un peu incommodé, ce n'est rien », ai-je répondu pour avoir la paix.

Je suis monté, et me voici à ma table.

Lorsqu'il m'a recueilli au bord de la route, à moitié mort, dévoré de fièvre, Dallinges m'a entendu délirer en anglais.

« D'où viens-tu? » m'a-t-il demandé lorsque j'ai été en état de parler.

« De... de Vénétie. »

« Comment t'appelles-tu? »

« Pietro Ricordi. »

Il n'a pas fait de commentaire. Mais il a sans doute vu que je ne lui disais pas la vérité, je n'ai jamais fait un très bon menteur.

« Es-tu catholique ou protestant? »

J'ai hésité à répondre. Et si cet inconnu était un fanatique de l'autre bord? Mais il était tout en rondeurs, avec de tranquilles yeux gris, mon instinct me soufflait que c'était un homme pondéré.

« Catholique », ai-je articulé.

« Bon, dans ce cas-là, je t'emmène chez moi. J'habite

Echallens, un peu en dehors du bourg. Nous aussi sommes catholiques. Dans nos campagnes, ce n'est pas comme à Genève. Si tu te contentes d'aller à la messe et de prier tranquillement, personne ne t'ennuie. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de fanatiques. Il y en a. Il y a deux ou trois ans, on a même failli avoir une guerre ouverte entre Berne et Fribourg, mais grâces en soient rendues à Dieu, cela s'est calmé. On n'y regarde pas de si près. Moi, je trouve absurde qu'on s'entre-tue pour la religion alors que nous sommes tous de bons chrétiens, pieux et croyants. Ces bagarres sans fin pour savoir si la table du culte serait en pierre ou en bois, si on la placerait plutôt ici que là... Et le curé qui au beau milieu d'un enterrement protestant raconte à la famille éplorée que tous ceux de la religion réformée seraient damnés de toute façon... Et le pasteur qui court se plaindre à Berne pour un oui ou pour un non... Parfois, on dirait des enfants sans entendement. Si encore on était des sans-Dieu, je comprendrais... »

Il m'a jeté un coup d'œil, comme s'il avait soudain réalisé qu'il valait mieux ne pas confier ses pensées les plus intimes à un inconnu qui aurait pu être un espion. Mais je n'avais sans doute pas plus la tête d'un espion qu'il n'avait celle d'un fanatique.

« Si tu avais été protestant », a-t-il encore dit, « je t'aurais confié à un de mes cousins, qui est réformé. Lui et moi, de temps en temps, on discute de religion, mais on ne se bagarre pas. On se fréquente, on se croise à l'église... »

« Comment faites-vous, pour vous croiser à l'église ? »

« C'est que vois-tu, dans les villages du bailliage d'Echallens, on n'en a qu'une. Le dimanche, ce sont d'abord les catholiques qui y vont pour la messe, et ensuite les protestants pour le *presche*. »

Il m'a semblé, en entendant cette voix placide parler d'une seule église pour catholiques et réformés comme si cela allait de soi, être arrivé à bon port. Je me laisse aller, m'endors, profondément. Je suis en sécurité.

Nous voyageons longtemps avant qu'il ne me pose une nouvelle question :

« Quelle est ta profession ? »

« J'ai été homme de cour, marchand, j'ai fait la guerre. Et j'ai fait de la musique. »

« Quel genre de musique ? »

« Je joue de l'orgue et du virginal. »

« Je n'ai jamais entendu parler du virginal. »

« En Angleterre, on appelle ainsi les instruments à clavier, l'épinette, le muselaar, le clavecin. Ce sont des instruments très populaires. J'ai aussi appris à les fabriquer. »

« Tu saurais remettre un orgue en état ? »

« Je crois. »

« Bien entendu tu sais lire et écrire ? »

« Oui. »

« Alors voilà une bonne raison de t'emmenner à Echallens. Je t'engage pour réparer notre orgue. Histoire de faire enrager les protestants, hé, hé... Tu sais copier de la musique ? »

Un instant, j'ai la sensation qu'il lit dans mon passé.

« Parfaitement », ai-je fini par admettre. « J'ai toujours copié mes partitions préférées. »

« Alors, à Echallens, il y aura du travail pour toi. Et maintenant, avant que je ne t'emmène chez moi, que je ne t'accueille en frère sous le toit où vivent ma femme et mes enfants, je veux savoir ce que tu crains, ce que tu fuis. Et je veux la vérité. Tu ne t'appelles pas Pietro Ricordi, tu n'es pas Italien. »

Il perçoit mon hésitation.

« Je te jure devant Dieu que je ne répéterai rien à personne. Même pas à ma famille. »

Cet homme m'a recueilli, m'a fait confiance, il s'occupe de moi sans chercher à savoir qui je suis – par simple générosité. Je n'ai plus hésité.

« Je m'appelle Francis Tregian. Je suis Anglais. Je me suis évadé de prison. Je ne suis pas un criminel, je n'ai ni tué ni volé. Au contraire, le volé, ce serait plutôt moi. Mon seul tort a été d'être le fils de mon père, et catholique. On me croit mort, et si ceux à qui j'ai voulu échapper savaient que je vis, ils essaieraient peut-être de me tuer. Mais j'ai envie de vivre. En paix. Loin des guerres et des querelles. »



Je lui ai tout raconté.

A part quelques claquements de langue aux moments les plus tendus, il n'a pas commenté.

« Tu parles parfaitement le français », a-t-il constaté en guise de conclusion.

« Oui. C'est un don, je crois. L'oreille musicale. Aux Pays-Bas personne n'entend que je ne suis pas Néerlandais, à Reims que je ne suis pas Rémois, en Italie que je ne suis pas Italien. »

« Parfait. On ne parle plus de l'Angleterre, et tant qu'à faire, tu ne sais pas l'anglais. Prends un nom de chez nous et garde ton prénom. Je connais des Tréhan à Rances. Tu pourrais t'appeler François Tréhan. »

« Non, cela ressemble trop à mon véritable nom. »

« C'est vrai. Alors, tu pourrais être François Cousin, un lointain parent qui a vécu en Italie. Ma femme est une Cousin. »

« Cousin, cela existe aussi en Angleterre. »

« Voyez-vous cela. En tout cas, dans le pays, on trouve sûrement plus de Cousin que de Dallinges. Raison de plus pour que tu portes ce nom-là. D'accord? »

Dans l'immédiat, il n'y a pas d'autre choix.

C'est allé tout seul. A force de me voir travailler à l'église, au greffe, de me rencontrer chez les Dallinges, d'être venus à la Croisée pour se confier, pour demander conseil, pour se faire lire ou écrire des lettres confidentielles, les gens ont oublié qu'il y avait une époque où je n'étais pas des leurs. Les enfants Dallinges m'ont appelé oncle François dès le premier jour, et maintenant leurs enfants m'appellent grand-père. J'occupe une vaste chambre sous le toit de la tonnellerie Dallinges. J'y ai mon écritoire et un établi pour réparer – ou fabriquer – les instruments, que les gens m'amènent de loin.

Dallinges m'a offert trois petits volumes dodus qu'il a trouvés à Lausanne, où son commerce l'amenait parfois : les *Essais* de Michel de Montaigne. Il m'a semblé retrouver un ami. Très vite j'ai parlé français avec l'accent du terroir. J'ai appris le patois. Pour toute la contrée, je suis François Cousin, facteur d'instruments et scribe, originaire de Grandson. C'est ainsi que m'ont enregistré tant ces Messieurs de Berne que ceux de Fribourg.

C'est sous ce nom-là que Dallinges m'a présenté au curé, au pasteur, aux paroissiens de la contrée.

Il ne m'a jamais reparlé de mon passé, mais périodiquement il revenait à la charge :

« François, tu devrais écrire ton histoire. Peu de gens ont eu une vie comme la tienne. »

« Pour qui veux-tu que j'écrive ? »

« Pour la postérité. Pour moi. Pour toi-même. »

J'ai haussé les épaules.

« Cela n'intéresserait personne. Et puis je ne sais pas écrire. »

Il n'a pas insisté, mais un jour où il avait dû aller à Lausanne, il en était revenu avec une rame de papier.

« Pour toi. Pour tes Mémoires », a-t-il dit.

Il y a des années de cela.

J'ai toujours gardé ce papier. Jusqu'à ce matin, je n'ai jamais vraiment songé à l'utiliser.

Mais ces deux Anglais... Mais ce ciel transparent de Cornouaille...

J'étais prêt, l'histoire mûrit sans doute en moi depuis la première fois où Dallinges m'a suggéré de l'écrire.

Je suis confronté à deux difficultés. D'abord, je n'ai jamais su m'exprimer par moi-même : pour me définir, j'ai toujours eu besoin des mots, de la musique des autres. Et puis, je ne sais plus dans quelle langue écrire. Il y a bien un quart de siècle que je n'ai plus pratiqué l'anglais, et même lorsque je m'adresse à Dieu, c'est en italien ou en français.

Mais je me dis que la cohorte de mes amis, de mes complices disparus, se tient auprès de moi, lit par-dessus mon épaule. C'est pour nous que j'écris. Et pour nous, français, latin, italien, néerlandais, anglais – quelle différence ?

## II

*In Peascod time when bound to horn  
Gives ear till buck be killed  
And little lads with pipes of corn  
Sit keeping beasts afield.*

« Peascod Time »  
Ballade populaire

*A la saison des pois lorsque la meute aux cors  
Prête l'oreille jusqu'à la mise à mort  
Les pipeaux de paille des garçonnets  
Tiennent les bêtes féroces en respect.*

Le vent me décoiffe, le soleil m'éblouit, je mords un épi oublié, ce qui me fait penser que le souvenir se place entre la moisson et les regains, vers la fin août, ou le début septembre.

« Viens, Francis, viens ! »

C'est la voix de Jane, ma nourrice. Jane aux cheveux roux d'automne et aux yeux bleus comme des lacs. Elle me parle. Je l'entends, mais je ne la vois pas.

« Lève-toi, paresseux, viens ici. »

Je me roule sur les tiges tronquées qui me piquent le dos, puis les genoux et les mains. Je me dis : je veux marcher. Un blanc dans ma mémoire, et puis je titube parmi les sillons, le vent me caresse le visage et tire la jupe de Jane, elle est debout, le sourire ravi, les bras tendus :

« C'est magnifique, Francis. Continue. Non, ne t'arrête pas, viens, viens... »

Je suis émerveillé. Je marche. J'avance par mes propres moyens. J'avance un pied, puis un autre, et je suis toujours debout.

« Un dernier effort, mon petit, encore un pas, encore un... »

Je finis dans les bras de Jane comme un navire entre au port. Elle sent le pain qui sort du four, le ciel, la terre chaude et le lait dont elle me nourrit.

Elle me couvre de baisers :

« Bravo, Master Francis, bien joué! »

A l'horizon (mon horizon) les toits de Golden Mill, le lieu-dit Moulin de Golden où il n'y a plus de moulin depuis longtemps, se découpent sur le ciel. Golden, c'est le nom que tout le monde donne au manoir de Wolvedon – tout le monde sauf mon père. Dans ce manoir, je le sais, vivent ma mère, ma sœur Mary. Mon père est le plus souvent ailleurs, à Londres ou à Lanherne, des lieux inconnus qui ne signifient pour moi, à l'époque, que « loin ».

Je me dis qu'aucun de mes souvenirs n'est plus ancien que celui du champ de blé.

Je suis né, à ce qu'on m'a dit, dans la quinzième année du règne d'Élisabeth. Si c'est exact, j'ai dû voir le jour en hiver, à la rigueur au début du printemps, puisque pour marcher il faut, me semble-t-il, avoir au moins dix-huit mois.

Vers Noël de cette année-là, je commençais à parler et j'avais un nouveau frère, Adrian. On est venu me chercher pour la cérémonie du baptême. Nous sommes allés en grande pompe jusqu'à l'église de Probus. J'ai des souvenirs flous de cette journée. Mon père est à Londres, c'est ma mère qui organise la cérémonie et une réception avec de la musique et des danses. Je reçois une première taloche parce que, ne l'ayant jamais vue, je ne la reconnais pas, et une seconde pour m'être mis à pleurer devant ma grand-mère Anne, une grande dame qui vit à Lanherne. Il y a beaucoup de monde. Les adultes vont à table dans la salle d'apparat, et nous les petits repartons avec nos nourrices. A mon grand soulagement, Adrian a été placé chez une nourrice autre que la mienne.

Ma mère avait tout juste vingt ans. Elle était petite, blanche de teint et noire de cheveux, avec de grands yeux noisette. Elle dirigeait la maison et les domaines. Elle supervisait la tonte, la filature, le tissage, la couture, s'occupait des malades, accouchait les paysannes, sortait, recevait – les dames des terres environnantes faisaient comme elle. Elle était nerveuse, impatiente, distante, il ne s'agissait pas d'attirer intempestivement son attention. Elle avait des soucis constants – les nuages s'accumulaient (déjà) à l'horizon.



**Francis Tregian naît en 1574 dans une illustre famille de Cornouailles. Parce que son père, catholique intransigeant, a refusé de prêter allégeance à la reine protestante de son pays, sa famille est dépouillée de tous ses biens et il doit s'enfuir dans une hotte à pierres. Il n'a que cinq ans.**

**Commence alors pour lui une longue errance, illuminée par une passion qui dévore sa vie : la musique.**

**De la cour d'Elizabeth d'Angleterre au séminaire anglais de Reims, des leçons du compositeur Thomas Morley à Londres au camp retranché du roi Henri IV en Normandie, des antichambres pontificales romaines, aussi dangereuses que les prisons londoniennes, aux madrigaux de Monteverdi à Mantoue, des ébauches du jeune Rubens à Anvers à la première d'*Hamlet* mis en scène par Shakespeare, Francis Tregian traverse son siècle en humaniste.**

**Collectionneur enthousiaste des musiques de la Renaissance, il nous a légué le *Fitzwilliam Virginal Book*, aussi célèbre que sa vie était demeurée secrète.**

**Avec un talent de romancière Anne Cuneo restituée à ce personnage extraordinaire la lumière dont l'Histoire l'avait privé.**

**L'auteur : Anne Cuneo est née à Paris et vit à Zurich où elle est journaliste à la télévision suisse. Elle a publié plusieurs romans et essais et une douzaine de ses pièces de théâtre a été jouée un peu partout en Europe.**

Illustration de couverture :  
Joris Hoefnagel, *A Fête at Bermondsey*  
(détail), 1590. Collection de la Marquise  
de Salisbury, Hatfield House.



1.95  
ISBN 2.207.24328.1  
139 FF TTC